

pas arriver au but pour lequel elles sont instituées.

D'une manière ou d'une autre, il faut une réforme et supprimer une de ces deux puissances qui se heurtent et souvent se neutralisent.

* * * La bataille du bill de Montréal restera longtemps célèbre au Parlement.

Un député que j'interrogeais à ce sujet me répondit l'autre soir :

—Au commencement je comprenais, au bout de quinze jours de discussion, je commençai à m'embrouiller, maintenant je n'y vois goutte.

Et l'on viendra nous répéter que du choc des idées jaillit la lumière !

Ah ! la bonne blague !



BATAILLE DU 26 OCTOBRE 1813

III

Hampton avait avec lui, au moins cinq mille hommes, de Salaberry au plus six cents.

Hampton avait dix pièces de canon et deux cents cinquante cavaliers.

L'artillerie anglaise était à sept milles de la coulée Bryson, et nous n'avions pas un cheval pour transporter ou un messager ou des munitions.

Salaberry réfléchissait à tout cela tandis que les deux armées se restauraient avant que d'engager la lutte.

Le repas fini, il y eut un roulement de tambours du côté des Américains et le général Izard lança sur la droite de Salaberry une troupe de cavaliers qui alla s'embourber dans les marécages tandis que nos trompettes faisaient une musique enragée dans la direction du nord où il n'y avait pas même une compagnie pour garder le terrain.

Pendant que la cavalerie tentait cet effort inutile, Izard, conduisant quinze cents hommes, traversait la coulée et se proposait de suivre la grande route pour forcer le passage.

Un cavalier de belle taille prit les devants et parvenu à portée de la voix, il cria en français : " Braves Canadiens, rendez-vous, nous ne vous ferons pas de mal." Il achevait à peine son dernier mot que Salaberry l'abattait d'un coup de carabine.

La colonne avançait sans tirer. Lorsqu'elle commença à paraître sur la hauteur, de Salaberry et une trentaine d'hommes qui se tenaient à la croupe du terrain rentrèrent à grands pas dans leur ligne de défense, ce que voyant, les Américains se mirent à crier victoire. En même temps, un bataillon fit halte, livra son feu contre l'abattis, pivota en arrière, fut instantanément remplacé par un autre bataillon qui exécuta une manœuvre semblable et ainsi de suite durant une heure. Les Américains tiraient comme à la revue et leur fusillade se soutenait sans interruption. Ces terribles volées tombaient dans les troncs d'arbres du barrage derrière lequel nos gens étaient tapis. Il y eut de notre côté deux ou trois blessures sans conséquence, mais ce qui est surprenant c'est que nos carabiniers, tirant à l'affût sur des troupes découvertes, ne tuèrent qu'un homme et en blessèrent seulement quatre.

Le retranchement de Salaberry partait de la crête de la coulée, le plus près possible du marais, et allait, en décrivant un demi cercle, s'arrêter sur la route laquelle restait ouverte.

En traversant cette route on tombait sur le blockhaus ; ensuite venait la rivière.

La courbe du demi cercle mentionné ci-dessus, regardait le nord et sortait quelque peu de la ferme de M. Bryson pour empiéter sur la terre actuelle de M. Cullen près du village d'Allan's Corners, ce qui a fait croire que la bataille avait eu lieu de ce côté. Va sans dire que les Voltigeurs, couverts par l'abattis, se trouvaient au nord et plutôt sur la ferme Cullen que sur le terrain de Bryson, mais tous les Américains et une partie de nos gens se tenaient sur les deux fermes appartenant à la famille Bryson.

Ainsi donc, la colonne du général Izard amena successivement ses bataillons dans l'espace ouvert entre le rebord de la coulée et la courbe du demi cercle formé par l'abattis. Il y avait juste assez de terrain pour faire manœuvrer deux bataillons de trois à quatre cents hommes chacun. De cette manière, Salaberry ne redoutait pas l'effort de l'armée ennemie donnant en entier contre ses Voltigeurs. Par cette disposition, il ne livrait du plateau que l'étendue nécessaire à sa propre défense. S'il eut reculé jusqu'à Allan's Corners, sa situation fut devenue très dangereuse. Savoir choisir son terrain s'est, à la guerre comme dans la discussion, la moitié du succès.

Le retranchement, abattis ou demi cercle, mesurait quatre pieds de hauteur, une épaisseur de dix à douze pieds par suite des arbres couchés en chevaux de frise, la pointe vers l'ennemi, et une longueur de cinq à six cents pieds. Par derrière se tenaient cent trente ou quarante Voltigeurs tout au plus ; quatre cents autres hommes de Salaberry gardaient le blockhaus, trois abattis, la rivière, côté nord, et le terrain du sud.

Si le retranchement eut serré le bord de la côte, Hampton pouvait le démolir avec du canon, mais du moment où il échappait à l'œil de ses artilleurs, il fallait amener les pièces sur le plateau, ce qu'il n'osa ordonner, car le blockhaus, et les tirailleurs embusqués partout, eussent décimé les hommes qui servaient les canons.

Le demi cercle de l'abattis formait un arc bandé ; les corps américains, arrivant pour livrer leur feu, représentaient la corde de cet arc. Comment nos tireurs s'y prenaient-ils pour égarer leurs balles en visant sur une pareille cible—et à si courte distance ! Autant valait tirer en l'air.

L'histoire est remplie de ces rencontres étranges où le combat le plus furieux n'aboutit qu'à des égratignures—et à une victoire décisive. Parfois il y a un massacre en règle—sans aucun résultat. Jeu de guerre, jeu de dés.

Le canon de Hampton ne bougea que pour retraiter. Les fusils se taisaient graduellement. La fumée de la poudre se dissipait. Izard, ne se voyant point supporté et, désespérant de forcer l'abattis, se retirait.

Tout à coup, au sud de la rivière, éclata une fusillade semblable à celle que l'on venait de subir au nord. C'était Purdy aux prises avec Daly et Bruyère.



Rien n'est facile à faire, dans ce monde, surtout l'utile.—FERDINAND DE LESSEPS.

Les femmes se montrent toujours très pressées à pousser les célibataires au mariage ; est-ce charité ou vengeance ?—G.-M. VALTOUR.



L'OASIS

Au sein du Sahara,—la mer sinistre et dure
Dont l'onde illimitée est du sable brûlant,—
Sous l'implacable ardeur d'un soleil aveuglant,
Se profile parfois une île de verdure.

C'est l'oasis avec ses aspects enchanteurs,
Où figuiers et dattiers confondent leurs ramures,
Où des sources d'eau vive unissent leurs murmures
Aux concerts incessants de mille oiseaux chanteurs.

Comme un émail géant l'éden au loin chatoie ;
Et dès qu'un groupe arabe, en marchant vers Alger,
Voit à l'horizon bleu ses palmiers émerger,
Il les salue avec une clameur de joie.

La caravane sait qu'elle va trouver là
Des fruits délicieux, des eaux rafraichissantes...
Elle aborde dans l'île aux rives séduisantes
En regardant le ciel et répétant : " Allah ! "

Elle dort tout un jour au bord de quelque source,
Bercée aux trémolos des oiseaux familiers,
Laissant paître au hasard, à travers les halliers,
Les pauvres méharis tout brisés de leur course.

Elle dort sous l'arceau d'arbres toujours en fleur ;
Et quand les chameliers, remis de leurs fatigues,
Quittent ce paradis plein du parfum des figues,
Ils gardent dans leur veine un peu de sa fraîcheur.

Dans le désert des ans, dans cette aride plaine
Qu'en suivant notre étoile il nous faut tous franchir,
Il est des oasis où, pour se rafraichir,
S'arrête quelquefois la caravane humaine.

Ce sont pour nous des jours d'un éclat idéal :
De ses rayons divins l'espérance les dore ;
Et sitôt que notre œil en voit poindre l'aurore,
Nous la saluons tous d'un long cri triomphal.

Demain, nous entrerons, malgré nos froids sévères,
Dans un de ces édens riants et gracieux,
Et là, rangés autour de mets délicieux,
Pour boire au nouvel an nous choquerons nos verres.

Las de marcher toujours en quête de bonheur,
Las de courir après tant de chimères vaines,
Nous nous reposerons sous des ombres sereines,
Bercés à des refrains qui monteront du cœur.

Nous nous reposerons au bord de sources calmes
Dont nul souffle jamais ne vient rider l'azur ;
L'arbre de l'amitié, plein d'un parfum si pur,
Au-dessus de nos fronts balancera ses palmes.

Demain, à bien des pleurs des chants succéderont ;
L'enfance frémissait d'une joie infinie ;
Aux foyers tout sera paix, lumière, harmonie,
Et dans un même élan tous les cœurs s'uniront.

Et quand nous quitterons, l'âme toute ravie,
Ce paradis qui point à l'horizon neigeux,
Nous nous sentirons tous plus forts, plus courageux,
Pour affronter encor le désert de la vie.

Réjouissons-nous donc d'avance au coin du feu,
Et, comme les Bédouins saluant la ramée
De l'oasis ombreuse et toute parfumée,
Levons les yeux au ciel et disons : " Gloire à Dieu ! "



Québec, 31 décembre 1894.

Sous un gouvernement constitutionnel ou représentatif, il est nécessaire que les partis politiques puissent agir librement et travailler sans entraves au triomphe des idées qu'on croit avantageuses au pays, pourvu qu'ils respectent les lois de la morale et de la religion.—HONORÉ MERCIER.